# LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois 7 fr. 50
PROVINCE.. — 15 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.

25 Février 1900. — N° 76.

Rédaction et Administration : 370, rue Saint-Honoré, PARIS

ABONNEMENTS
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois. 7 fr. 50
PROVINCE. — 5 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.

(Cliché J. Beau V. G. A.)

**BÉCONNAIS, surnommé le « Roi des Motocyclistes ».**

C'est sur ce tricycle Perfecta, muni du moteur Soncin, que Béconnais vient de couvrir à Achères 1 kilomètre en 42 s. 4/5 et au Vélodrome du Parc des Princes 100 kilomètres en 1 h. 30 m. 55 s. 2/5, atteignant dans l'heure 69 k. 369 mètres. (Voir les Echos.)

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

# M. Legouvé, Escrimeur

Que mon camarade Louis Perrée me pardonne de marcher aujourd'hui sur ses plates-bandes! J'ai trouvé, sans la chercher, l'occasion d'écrire sur M. Ernest Legouvé, escrimeur, quelques lignes documentées.

Quels meilleurs documents, en effet, qu'un autographe du vénéré doyen de l'Académie et des gravures du distingué artiste qu'est Frédéric Régamey!

Voilà quelque deux mois, les journaux annonçaient une sérieuse indisposition de M. Ernest Legouvé. L'éminent académicien, très fortement grippé, était obligé de garder la chambre et d'interrompre même le cours de ses réceptions.

Je savais que M. Legouvé, malgré ses quatre-vingt-quatorze ans bien sonnés se porte ordinairement comme un charme; qu'on voit rarement vieillard aussi vert que lui; qu'il pratique la marche comme un jeune adepte du Racing et qu'il entretient le moins de rapports possibles avec les cochers de fiacre et les conducteurs d'omnibus.

Mais, à cet âge, il y a des surprises.

Au fait, l'illustre auteur d'*Adrienne Lecouvreur* était peut-être rétabli ? Il assistait sans doute à la réception académique de son jeune ami M. Paul Deschanel ?

Pour le savoir, me dis-je, point n'est besoin de lire les journaux, je n'ai qu'à me rendre rue Saint-Marc, à l'École d'Escrime Française, que fonda M. Legouvé quelques années après la guerre et que dirige avec tant d'autorité, depuis dix-sept ans, le sympathique maître A. Rue.

Dix heures du matin. C'est la bonne heure ! C'est le moment où le doyen de l'Académie prend, en guise d'apéritif, son assaut quotidien. Et de deux choses l'une : ou bien, il croise le fer avec son professeur, ou bien, il est cloué sur son lit. Il n'y a pas de milieu. Quant M. Legouvé ne pare et riposte pas le matin, c'est qu'il est souffrant pour toute la journée.

Hélas! M. Legouvé n'est pas sur la planche.

« Voilà bientôt trois mois, me dit Rue, qu'il n'est pas venu à la salle. Il ne sort pas de chez lui. Et nous, qui aimions tant sa bonne humeur et sa conversation enjouée, nous sommes désolés. Mais je crois qu'il va beaucoup mieux, qu'il pourra reprendre bientôt ses occupations ordinaires. Et, dès qu'il pourra faire un pas, soyez certain que c'est vers la salle qu'il se dirigera. Il chérit autant son épée que sa plume ! C'est à elle qu'il consacre les premiers instants de sa journée. A dix heures tapant, vous le voyez descendre ses cinq étages. Il traîne quelquefois la jambe. Une demi-heure après — quand j'ai échangé avec lui quelques coups de bouton et qu'il s'est fait vigoureusement masser — il les remonte avec l'agilité d'une gazelle. C'est là, pour lui, la meilleure hydrothérapie. Il se sent tout à coup ragaillardi et il irait jusqu'au bout du monde. Le vrai est que, quand il sort ensuite, il fait dans Paris toutes ses courses à pied, il aligne les kilomètres avec un calme imperturbable. Il est, en un mot, merveilleux d'entrain ! »

(Gravure extraite du journal l'*Illustration*.)
**M. Legouvé, de l'Académie française, doyen des escrimeurs, qui vient de célébrer son 94e anniversaire.**

Et Rue me vante avec enthousiasme les excellents effets de l'escrime sur la santé de son illustre élève.

Survient son fils, le jeune Édouard Rue, qui n'a que quinze ans, mais qui tire déjà comme un maître :

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Le petit Édouard a entendu le nom de « Legouvé » et aussitôt il s'est approché.

C'est qu'il aime bien M. Legouvé, lui :

« Pensez donc, monsieur, me dit-il, voilà trois mois que je n'ai pas pu faire assaut avec lui ! Souvent, quand il avait tiré avec papa, il me proposait la botte.

— Édouard, je parie que tu ne me touches pas. Je te rends quatre points sur cinq.

Tout d'abord, pour m'encourager, il se découvrait, et je le touchais, une, deux, trois fois. Triomphe ! Nous faisions la revanche ! Bientôt, hélas ! j'étais définitivement vaincu.

— Tu n'es pas encore de la force de ton papa, concluait M. Legouvé en riant.

Puis, pour m'encourager :

— Enfin ! ça viendra, va, quand tu auras fait beaucoup de dégagements. »

Et Édouard Rue m'expose, avec la naïveté de la jeunesse et avec force détails la sollicitude que le vieillard lui témoigne et dont il est justement fier.

(Gravure extraite du journal l'*Illustration*.)
**M. Corthey, encore un vieil adepte du fleuret.**

(Cliché Pirou.)
**Le maître Rue.**

Puis il s'esquive pour aller croiser le fer avec M. Corthey, un des doyens de la salle Rue, — il a soixante-quatre ans, — qui rendrait, lui aussi, des points à beaucoup de jeunes.

Avant de quitter l'École d'Escrime Française — qui, entre parenthèses, ne compte pas moins de cent cinquante élèves, et dont le président d'honneur est M. Legouvé, avec M. Lebey, directeur de l'*Agence Havas*, comme président effectif, — je tiens à rendre visite à l'éminent académicien.

Comme je l'ai dit plus haut, il occupe le cinquième étage de la maison du 14, rue Saint-Marc. Cela me rappelle le grenier de Jules Simon, place de la Madeleine.

Malgré son mauvais état de santé, l'auteur de la *Question des Femmes* veut bien recevoir — et avec beaucoup d'amabilité encore — le représentant de *La Vie au Grand Air*.

D'un coup d'œil, je m'aperçois que sa belle vigueur revient peu à peu.

« J'ai hâte, me dit-il, de quitter ce fauteuil dans lequel je passe, depuis trois mois, mes journées. J'aime mieux, vous pensez bien, m'asseoir dans celui qu'occupa Ancelot, sous la Coupole! Enfin, j'espère que dans une quinzaine, si le soleil de printemps veut bien commencer à luire, je pourrai faire une villégiature à Seine-Port. Le grand air me redonnera des forces. »

Je fais part à M. Legouvé de ma conversation avec le professeur Rue.

« Rue, affirme-t-il en s'animant, est vraiment un maître, et je ne saurais vanter assez la sûreté de son jeu, la finesse et la variété de son art. Je connais des professeurs qui l'égalent. Je n'en sais pas de meilleurs que lui. »

Avant de prendre congé, je demande à mon éminent interlocuteur de vouloir bien, à l'intention de nos lecteurs, jeter sur le papier une pensée sportive.

« Une pensée sportive? Quelque chose sur l'escrime, alors? interroge-t-il avec bonne grâce.

— Oui, cher maître, sur l'escrime c'est cela. »

14, Rue Saint-Marc

Et, après avoir réfléchi quelques instants, M. Legouvé prend sa plume, cette bonne plume de Tolède qui a écrit de si exquises choses, et, d'une main ferme, trace les mots que voici, et qu'il aurait pu dédier à la jeunesse du vingtième siècle :

*L'amour de l'escrime, c'est un bon goût, c'est une passion! C'est le jeu!... avec le vice en moins, et la santé en plus.*

*J. Legouvé*

(Cliché Paul Boyer.) **Le jeune Rue, un élève qui promet.**

Et il ajoute :

« Je serai toujours l'homme le plus heureux du monde tant que je pourrai manier quatre objets avec la même ardeur : ma plume, mon fleuret, mon rasoir et ma fourchette. »

Pas banal, n'est-ce pas, ce critérium de santé de M. Legouvé ?

G. Paramé.

# QUELQUES NOTES SUR LE MEETING PALOIS

Pau, pour son grand meeting, n'aura pas été favorisé par les éléments. Il a été ce qu'on peut appeler une réunion mouillée, et les sportsmen qui ont fait le double déplacement, Alpes et Pyrénées, auront trouvé un léger changement.

Les courses s'en sont ressenties ; il y a eu beaucoup moins de monde. Quant aux excursions, assez nombreuses dans la région, il n'y fallait pas songer. Le paysage si pittoresque que l'on aperçoit de la place Royale, cette fameuse vallée où coule le Gave, était voilé par un épais brouillard. Comme distraction, on n'avait que le nouveau palais d'Hiver, avec son grand jardin-serre.

Les sportsmen en villégiature n'étaient pas légion, je n'ai aperçu que MM. le comte Ganay, Wright, Ridgway, le prince de Broglie, le comte de Molimer, Fenwick, Roy, le vicomte Roederer, de Valady, de Lamothe, le comte de Mejorada, le vicomte d'Irueste, le baron de Cholet Gadola, le baron de Waldener, D. Guestier, le baron de Saint-André.

Au point de vue sport, le succès a été plus complet. Je parle naturellement des deux épreuves internationales : le grand Prix, steeple-chase et la grande course de haies. Les autres courses, d'une valeur moyenne de 50 à 150 louis, ne pouvaient guère attirer des chevaux de derby.

Le vieux Padlock, déjà vainqueur du Grand Prix en 1898, y a renouvelé cet exploit. Il l'a fait dans un style très plaisant, sautant avec une adresse et une sûreté remarquables. Aussi, à son rentrée au pesage, lui a-t-on fait une chaleureuse ovation. Évidemment, cette marque de sympathie a dû le laisser froid; du reste, elle allait au comte de Mejorada et vicomte d'Irueste, fils de l'aimable propriétaire, la marquise de Villamejor. Padlock, d'origine française, est né en 1891 en Espagne. Il fut importé en France à l'âge de deux ans. Ses principaux succès ont été remportés comme steeple-chaser en province. Nous ne l'avons guère vu sur les hippodromes parisiens. Après une campagne bien remplie, son propriétaire avait décidé, l'an dernier, de l'envoyer au haras. Malgré ce stage, assez préjudiciable en général, le fils de Précy a pu enlever les deux principales épreuves des meetings niçois et palois.

(Cliché Taillefer.)
***Padlock*, cheval alezan âgé par Précy et Bulgaria, gagnant du Grand-Prix de Pau appartenant à la Marquise de Villaméjor, entraîné par Dulton, monté par Pearce.**

La grande course de haies a été gagnée également par un pensionnaire de Dutton, dont toute la cavalerie était en parfaite condition. Fadri, le vainqueur, devrait bien venir à Auteuil. Je crois qu'il n'y serait pas déplacé.

Comme autres chevaux dignes d'être cités, il y a Garlay, un excellent steeple-chaser amené en superbe état par Lucien Robert ; malheureusement Garlay a eu la guigne. Après avoir gagné une petite course, il a dû se contenter, à deux reprises, de l'ingrate place de second. Je rappellerai, également pour mémoire, Times, un vétéran qui retrouve un peu de sa valeur d'antan.

En somme, cette réunion eût été charmante si le soleil avait daigné se montrer. En voyant la pluie tomber, monotone et continue, je pensais, ô ironie, à cette charmante chanson du pays : « Beau ciel de Pau, quand te reverrai-je? J'ai tant souffert depuis que je t'ai quitté... »

En patois béarnais elle a beaucoup plus de saveur poétique, mais je ne serais probablement pas compris de tous mes lecteurs.

Raymond Isabel.

Vue extérieure de l'hôtel Pastoret, place de la Concorde. Comme on le voit l'Automobile-Club ne se refuse rien.

# Un Cercle fin de Siècle

Vous connaissez sans nul doute déjà la fameuse réponse que tous les nouvellistes à la main ont fait passer dans les colonnes de leur journal.

C'est à l'examen de mathématiques.

L'examinateur, paternel, interroge le candidat et lui demande.

« Qu'est-ce qu'un cercle ? »

Et le potache de répondre triomphalement :

« C'est un endroit où l'on joue aux cartes et d'où l'on sort vers six heures du matin ! »

Si la définition fut exacte, si elle l'est encore pour la plupart des cercles existants, il en est au moins un qui fait aujourd'hui exception à la règle. Tandis que dans la plupart, et même dans tous les cercles actuels, les seules dames qui ont accès sont les dames de pique, à l'Automobile-Club dont nous donnons ici quelques vues, la dame de pique est rigoureusement proscrite, mais par contre, deux fois par semaine, la consigne antiféministe des cercles fléchit en faveur des parentes des membres du cercle.

Le jeu, et même le jeu innocent, est donc proscrit rigoureusement à l'Automobile-Club. Le seul billard, probablement parce qu'il paie l'impôt comme une simple bicyclette ou une vulgaire automobile, a trouvé grâce devant les rigueurs du règlement.

La salle de lecture, le seul coin ou la politique soit admise sous forme de simple lecture.

Un salon. Un petit coin où l'on parle de gros moteurs.

Et cela n'a pas empêché l'Automobile-Club de France, qui date de trois ans seulement, de dépasser haut la main les 2000 membres, ce qui, avec une cotisation de 200 francs par membre, constitue un revenu annuel de 500,000 francs.

C'est peu, direz-vous, en comparaison des sommes énormes que la Cagnotte verse annuellement dans les caisses des grands cercles parisiens.

Il n'en reste pas moins établi que, grâce il est vrai aux généreux protecteurs qui ne l'abandonnent jamais, l'Automobile-Club de France est aujourd'hui le cercle le plus chic comme bâtiment et le mieux logé de Paris.

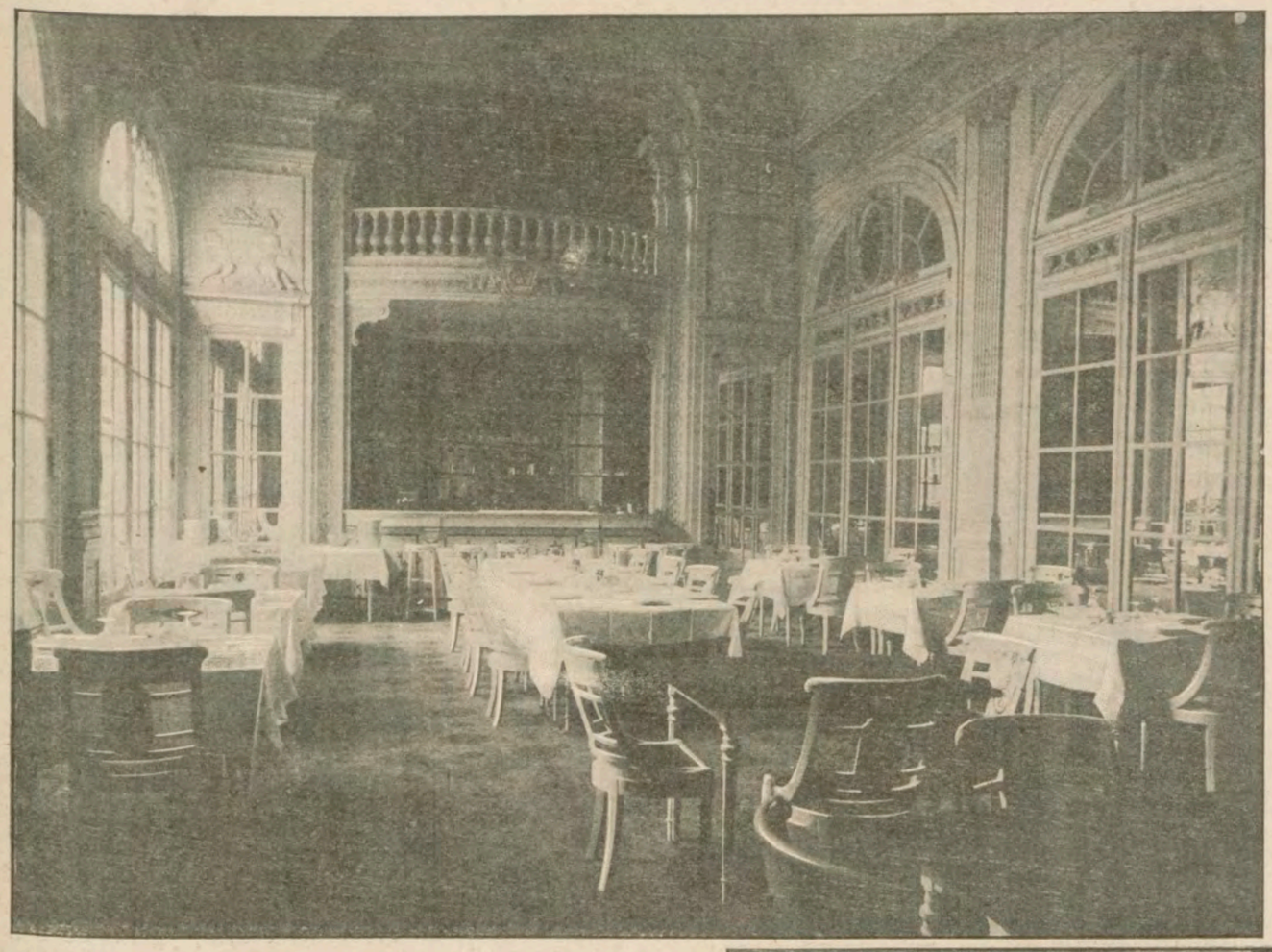
N'a-t-il pas emménagé dans l'ancien hôtel Pastoret, le plus bel hôtel de la place de la Concorde, enlevant triomphalement la plus belle terrasse de Paris, au petit cercle de la rue Royale, le cercle le plus fermé et le plus aristocratique de Paris ?

Le petit cercle a dû se résigner à voir la belle terrasse du premier passer au cercle des chauffeurs. Au moment où va s'ouvrir l'Exposition, je ne suppose pas que c'est sans regret que, confinés sur leur petit bout de terrasse, ils regarderont les chauffeurs étendus confortablement sur les rocking-chairs de la vaste promenade, ou dans les jardins suspendus perchés là-haut, tout là-haut, sur les toits.

Car, tout Paris le sait déjà, il y a des jardins, de vrais jardins là-haut, au sixième à 25 mètres au-dessus du pavé de la place de la Concorde. De vrais jardins, avec de petits taillis, des boulingrins, un peu maigres, mais bien verts, et même un petit bassin avec un jet d'eau qui jaillit et chante gaiement là-haut ; tandis que des poissons rouges tournent mélancoliques au-dessous des nuages, à 75 pieds au-dessus de la Seine.

Si vous voulez maintenant descendre un peu de ces hauteurs et franchir avec moi ces vastes péristyles, encombrés de superbes valets de pied en bleu de roi et en bas blancs, vous allez être éblouis de la magnificence des escaliers, larges, monumentaux, éclairés par de superbe torchères en cristal.

Puis ce sont les salons tout en style Empire. Je vous recommande le moelleux des divans et des fauteuils. Ah ! dame vous savez, il faut cela ; quand on joue au baccarat on peut se contenter d'une simple petite chaise ; à las roulette on n'en demande pas tant, pourvu qu'on ait sa place. Mais pour causer moteurs, pour digérer il fauts



**La salle à manger.**
**Pour beaucoup la seule raison d'être du cercle.**

Gernon, Daniel Guestier, G. de Laage, marquis de La Garde, Armand J. Lalande, Edmond Lauzun, Ed. Lawton, N. Magne, Léon Prom, marquis du Vivier, qui de copieux capitonnages. Parcourez donc vite les bibliothèques, les salons, salle de billards, admirez, en passant la salle à manger superbe, dite salle des Sauvages. Ah! l'infortunée salle des Sauvages! En a-t-elle vu de toutes les couleurs! Elle devait au début être réservée aux seuls membre du Cercle, mais comme c'était la plus belle salle, celle qui faisait le plus honneur, on y a bientôt fait venir les invités.

Et les sauvages ont du se réfugier dans la salle à manger du haut, celle que vous pouvez voir ci-contre et qui est le véritable centre de réunion du cercle; au fond c'est l'estomac qui est un peu le lien général. Quand on ne joue pas dans un cercle, il faut déjeuner.

Je dis déjeuner, car les dîners sont d'une tristesse et d'une solitude lugubres, à l'exception des dîners du mercredi et du samedi où l'on dîne en musique.

Ah! on ne peut pas dire que l'automobile ne mène pas à tout. Elle a mené ses adeptes place de la Concorde. Et c'est dire assez qu'*elle* règne au Cercle, la politique en étant rigoureusement bannie.

Et me direz-vous, ce n'est pas tout que d'avoir fait un cercle, encore faut-il qu'il fonctionne et qu'il prospère.

L'Automobile-Club de France prospère-t-il? A première vue, il n'a pas l'air de mal se porter. Quand un cercle augmente de plus de 1,000 membres en un an, il ne se porte pas trop mal.

Constatons d'ailleurs avec une douce philosophie que les 2,300 membres actuels ne sont pas tous de forcenés chauffeurs. Oh! il s'en faut. Je suppose même qu'il y en a quelques-uns, pour ne pas dire beaucoup, qui n'ont jamais fait d'automobile que dans le tramway Madeleine-Asnières.

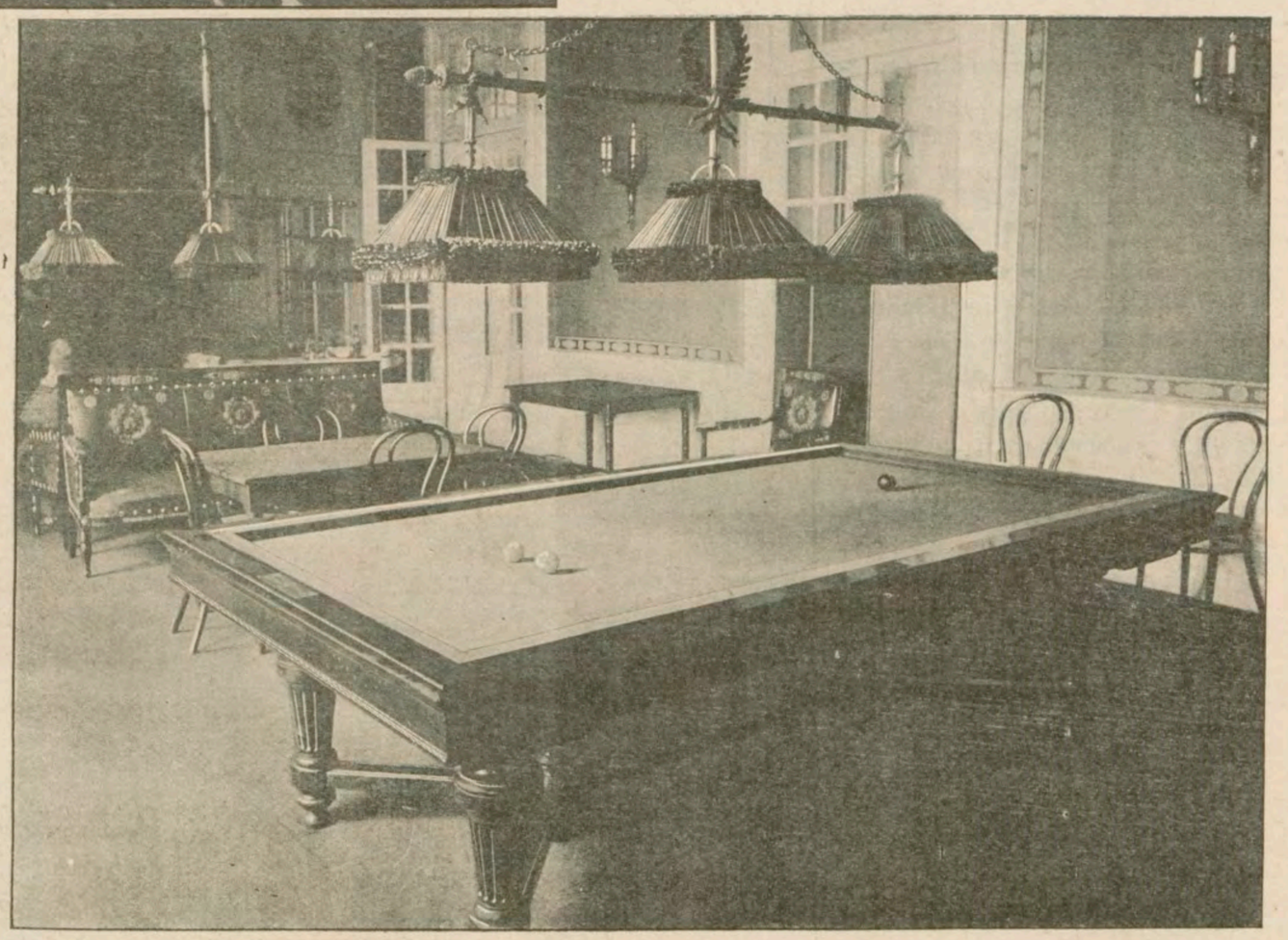
Et à dire vrai l'on voit plus souvent devant le cercle des coupés et des victorias attelés de superbes chevaux que des voitures automobiles, bien qu'à certains jours il y ait de petits meetings, les jours de comité principalement.

Loin de nous désoler d'ailleurs de cette anomalie apparente, félicitons-nous-en!

Dans les cercles hippiques tout le monde ne fait pas du cheval, et l'on a vu une preuve de la puissance de l'idée hippique, de l'amélioration de la race en cette conversion, en cet intérêt subit de bien des indifférents aux courses.

L'automobile, elle aussi, fait de ces conversions miraculeuses. Comme Circé l'enchanteresse qui faisait tout oublier à ceux qu'elle frappait de sa magique baguette, l'automobile fait tourner bien des têtes, et oriente vers elle bien des cerveaux, leur faisant tout oublier.

Je n'irai point jusqu'à dire qu'elle leur fait faire pour la première fois, à beaucoup du moins, œuvre utile, mais on me comprendra, certes, si j'avoue que je ne m'arrête qu'à mi-chemin. Que de volontés veules, sans emploi, que



**La salle de billard. Le seul petit jeu innocent qui ait ses entrées aux Cercles. Roulements à billes.**

d'énergies gaspillées l'automobile a su canaliser et diriger vers l'utile et le bien!

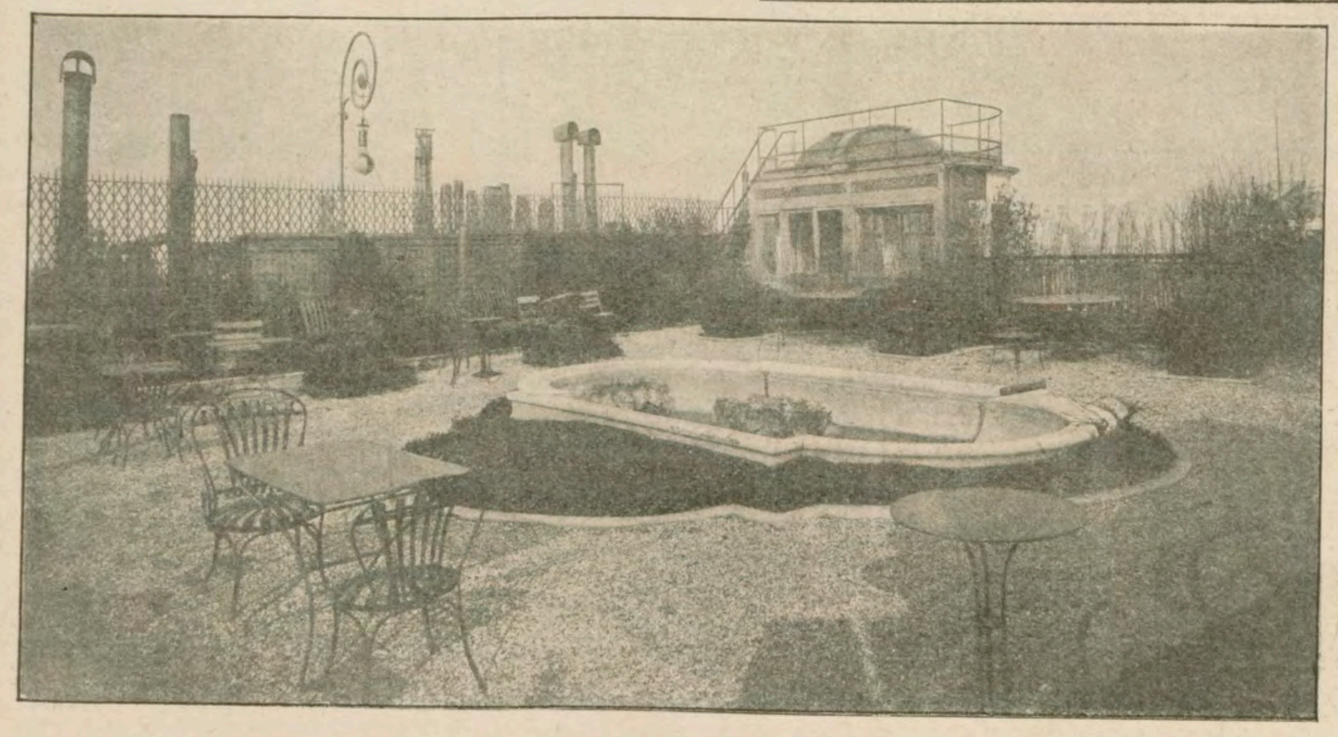
Et pour revenir à la définition du cercle que nous donnions en débutant, puisque nous sommes loin de la définition fantaisiste, pourquoi ne prendrions-nous pas la vraie définition mathématique et dynamique à la fois.

Le cercle est un ensemble de forces quelconques groupées harmonieusement et de façon à s'équilibrer toutes, autour d'un point appelé centre, comme des hommes se groupent autour d'une idée.

Et c'est un peu l'Automobile-Club.

GEORGES PRADE.

(Clichés J. Beau, V. G. A.)



**Les jardins suspendus d'un lieu qui n'a rien de comparable à Babylone, de sardanapalesque mémoire.**

*Dans notre prochain numéro nous publierons le compte-rendu illustré de la course du* « Catalogue ».

# Les Régates de Marseille

Coupe en argent d'une valeur de 2500 fr., offerte par M. Barclay Walker, pour les yachts au-dessus de 20 tx. Cette coupe n'a pas été attribuée en 1898, en 1899, ni en 1900.

Sous le patronage de l'Union des Yachts français, la Société Nautique de Marseille a donné les 6, 8, 9 et 10 février 1900, quatre journées d'intéressantes régates qui ont obtenu un vif succès sur le littoral méditerranéen.

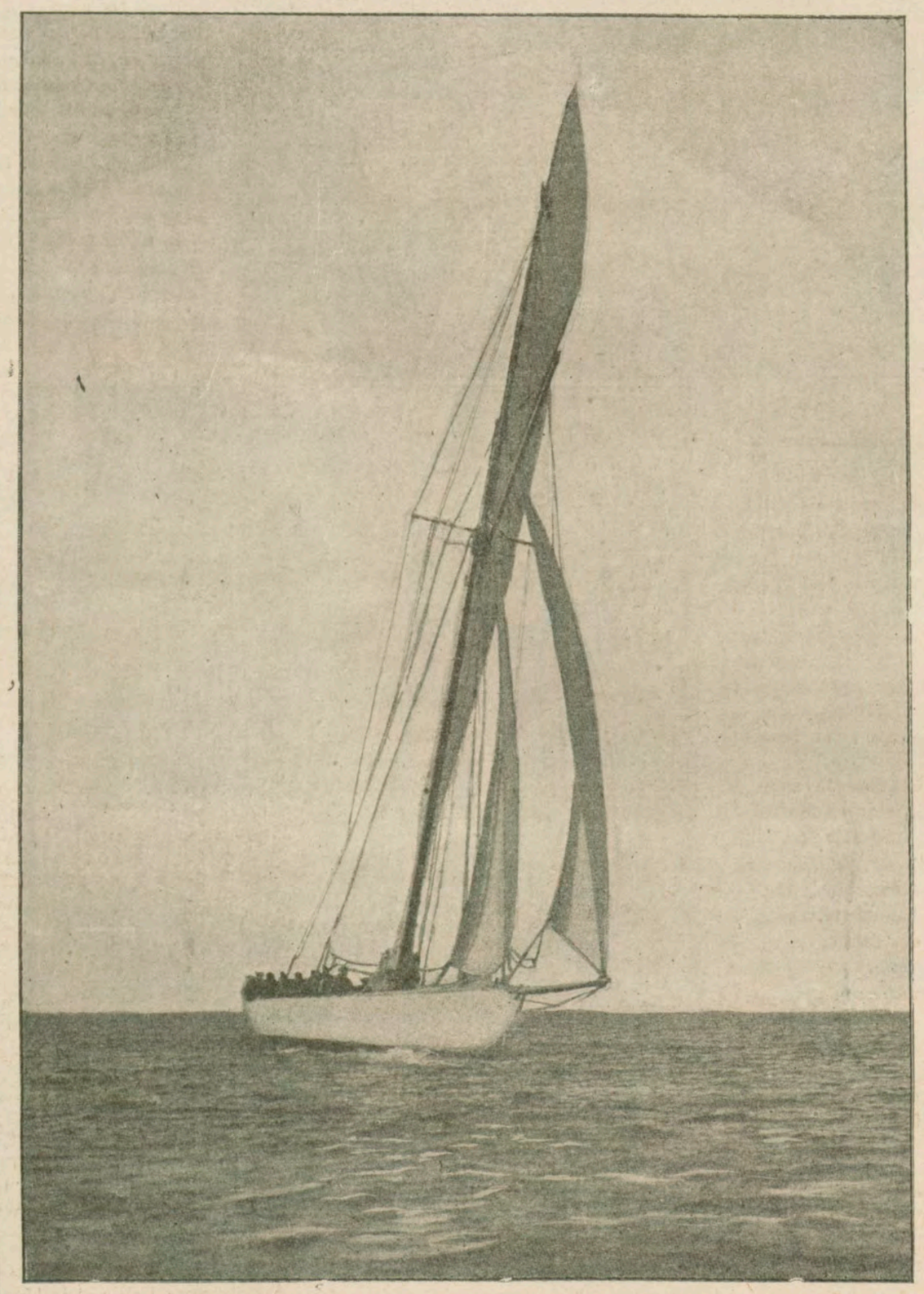
La première journée comprenait les courses d'essai, la deuxième, les courses d'honneur, la troisième, les courses de cruisers, et enfin dernière la journée, dite « Journée des Coupes », comprenait également les courses de séries.

Par suite de la guerre du Transvaal, il y a eu pénurie de yachts étrangers, mais on a eu cependant les engagements du célèbre yacht *Laura* à M. Edw. Hore, de l'*Emerald* à M. Jefferson et d'un nouveau petit racer allemand, le *Klein Polly* à M. Buxenstein de Berlin.

Voici les résultats de la première journée au classement définitif :

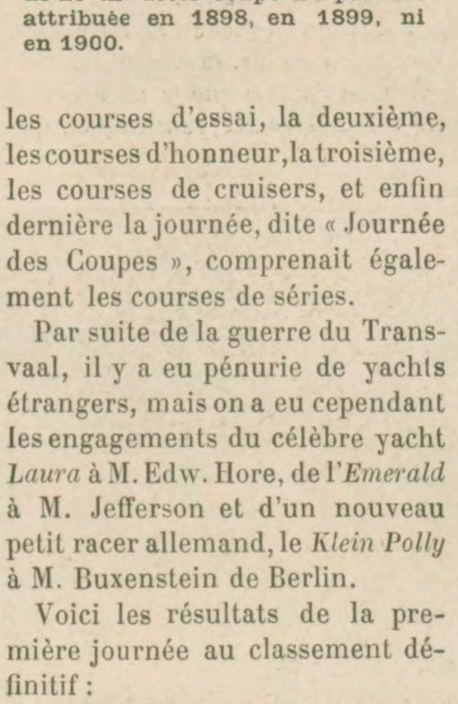
*Première course*, yachts de 5 à 20 tonneaux : premier prix, 300 francs, *Esterel* au duc Decazes ; deuxième prix, 120 francs, *Semoulette* à M. Pinatel.

*Deuxième course*, yachts de 3 à 5 tonneaux : premier prix, 250 francs, *Léda* à M. Zafiropulo ; deuxième prix, 100 francs, *Napoule* à M. Gras.



(Cliché Richard.)

L'*Esterel*, 20 tx, au duc Decazes, gagnant de la Coupe Arthur Paget.



Coupe en argent d'une valeur de 1500 fr., offerte par le colonel Arthur Paget pour les yachts au-dessus de 10 tx et gagnée par l'*Esterel* au duc Decazes.

*Troisième course*, yachts de 2 à 3 tonneaux : premier prix, 200 francs, *Toquade* à MM. Grandval et Barral ; deuxième prix, 80 francs, *Riou* à MM. Chauchard et Gibert.

*Quatrième course*, yachts de 1 à 2 tonneaux : premier prix, 150 francs, *Phalène* à MM. le vicomte de Paris et Despujols ; deuxième prix, *Bandicoot* à M. Michel.

*Cinquième course :* premier prix, 100 francs, *Joliette II* à M. Zafiropulo.

La deuxième journée était réservée aux courses d'honneur. Elle a donné les résultats suivants :

*Première course*, yachts au-dessus de 5 tonneaux : premier prix, un objet d'art de la manufacture de Sèvres, don du Président de la République, *Emerald* à M. Jefferson.

*Deuxième course*, yachts de 3 à 5 tonneaux : premier prix, un objet d'art de la manufacture de Sèvres,

Coupe en argent d'une valeur de 500 fr., offerte par le Cercle du Pérou et gagnée par le yacht *Joliette II*, 0,96 tx., à M. Zafiropulo (2e manche définitive).

don du ministère des Beaux-Arts à l'Union des Yachts français, *Léda* à M. Zafiropulo.

*Troisième course*, yachts de 2 à 3 tonneaux : premier prix un encrier argent et cristal offert par l'Union des Yachts français, *Riou* à MM. Chauchart et Gibert.

*Quatrième course*, yachts de 1 à 2 tonneaux : premier prix, un objet d'art offert par la Société Nautique de Marseille, *Phalène* à MM. le vicomte de Paris et Despujols.

*Cinquième course* : yachts au-dessous de 1 tonneau : premier prix, un objet d'art offert par la Société Nautique de Marseille. *Joliette II* à M. Zafiropulo.

Les cruisers emplissaient le programme de la troisième journée. Les prix étaient les suivants.

1er prix, 500 francs ; 2e prix, 200 francs ; 3e prix, 100 francs. Classement à l'arrivée : 1er *Semoulette* à M. Pinatel ; 2e *Napoule* à M. Gras ; 3e *Horizon* à MM. Rolland et Delny. Un match a été couru entre *Estérel*, *Laura* et *Emerald*, qui sont arrivés dans l'ordre suivant : *Esterel* au duc Decazes ; 2e *Laura* à M. Edw. Hore ; 3e *Emerald* à M. Jefferson.

Enfin la quatrième journée était la journée des Coupes. Ces Coupes sont courues comme suit :

*Sixième série : Esterel* au duc Decazes, gagnant de la Coupe argent d'une valeur de 1500 francs, offerte par le colonel Arthur Paget.

*Cinquième série : Emerald* à M. Jefferson gagnant de la Coupe argent d'une valeur de 1200 francs, offerte par M. Louis Prat Noilly.

Coupe en argent d'une valeur de 700 fr., offerte par la Société Nautique de Marseille pour les yachts au-dessus de 2 tx et n'excédant pas 3 tx et gagnée par le nouveau racer allemand *Klein Polly*, à M. Buxenstein, de Berlin.

*Quatrième série :* Coupe non attribuée.

*Troisième série : Klein Polly* (allemand) à M. Buxenstein gagnant de la Coupe argent valeur de 700 francs offerte par la Société Nautique de Marseille.

*Deuxième série : Bandicoot* à M. Michel gagnant de la Coupe argent d'une valeur de 600 francs offerte par le cercle des Phocéens.

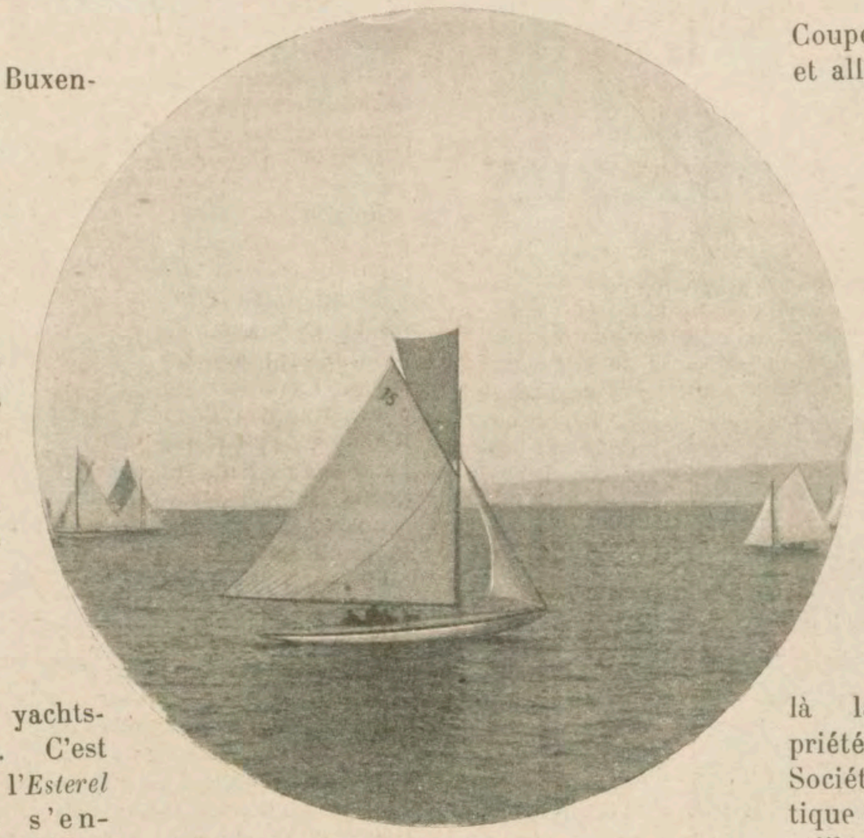
*Première série : Joliette II* à M. Zafiropulo (2e manche) gagnant de la Coupe argent d'une valeur de 500 francs offerte par le Cercle du Pérou.

La victoire du yacht français *Esterel* a causé une grande satisfaction dans le monde des yachtsmen. C'est sur l'*Esterel* que s'entraîne l'équipage du futur racer *Quand-Même* en construction et appartenant au duc Decazes qui doit soutenir le guidon français dans la lutte de la Coupe de France qui sera disputée dans les eaux anglaises en juillet prochain. On a fort remarqué l'excellente course du petit racer allemand *Klein Polly* à M. Buxenstein.

Il est intéressant pour nos lecteurs de donner quelques renseignements sur les Coupes courues : ces diverses Coupes sont disputées sous les règlements, jauges et allégeances de l'Union des Yachts français. Peuvent y prendre part seulement les yachts dont les propriétaires font partie d'un club reconnu. Chaque Coupe devient la propriété du yacht ou du yachtsman qui l'aura gagnée deux années consécutives : le yacht soit avec le même propriétaire, soit avec des propriétaires différents, et le yachtsman soit avec le même yach, soit avec des yachts différents. Après chaque course, le propriétaire du yacht gagnant a donc une manche ; quant à ce yacht, il conserve, lui aussi, en cas de vente une manche dont bénéficie le nouveau propriétaire. Les Coupes demeurent jusque-là la propriété de la Société Nautique de Marseille. Elles sont pourtant remises après chaque course au propriétaire du yacht vainqueur contre un reçu de garantie délivré par la S. N. M. et le détenteur à titre provisoire doit faire parvenir la Coupe l'année suivante à la S. N. M. avant la date fixée pour la course.

ALBERT D'EGRINY.

(Clichés Maury.)



(Cliché Léon Prost, Marseille.)

**Le petit yacht *Bandicoot* (1,90 tx), à M. Michel, gagnant de la Coupe offerte par le Cercle des Phocéens (une manche). Cette Coupe avait été gagnée en 1898 par le yacht *Ollé* et en 1899 par le yacht *Tollonis*.**

**Coupe en argent d'une valeur de 1200 fr., offerte par M. Prat-Noilly pour les yachts de 5 à 10 tx et gagnée par le yacht anglais *Emerald*, à M. Jefferson.**

**Coupe en argent, d'une valeur de 600 fr., offerte par le Cercle des Phocéens, pour les yachts de 1 2 tx. et gagnée par *Bandicoot*, à M. Michel (1re manche).**

(Cliché Nadar.)

**Mme Bosman, qui vient de créer le rôle d'Élaine dans *Lancelot*, le drame lyrique de MM. Louis Gallet et Blau, musique de Victorin Joncières, à l'Opéra.**

**Arthur E. Ross, le nouveau Michael.**

# L'INVASION

Comme un vol de gerfauts hors
[du charnier natal....

Les 200 000 francs de prix attribués pour la saison qui va commencer aux épreuves cyclistes ne peuvent manquer d'amener sur Paris la foule des cracks de tous les pays désireux d'avoir leur part du gâteau.

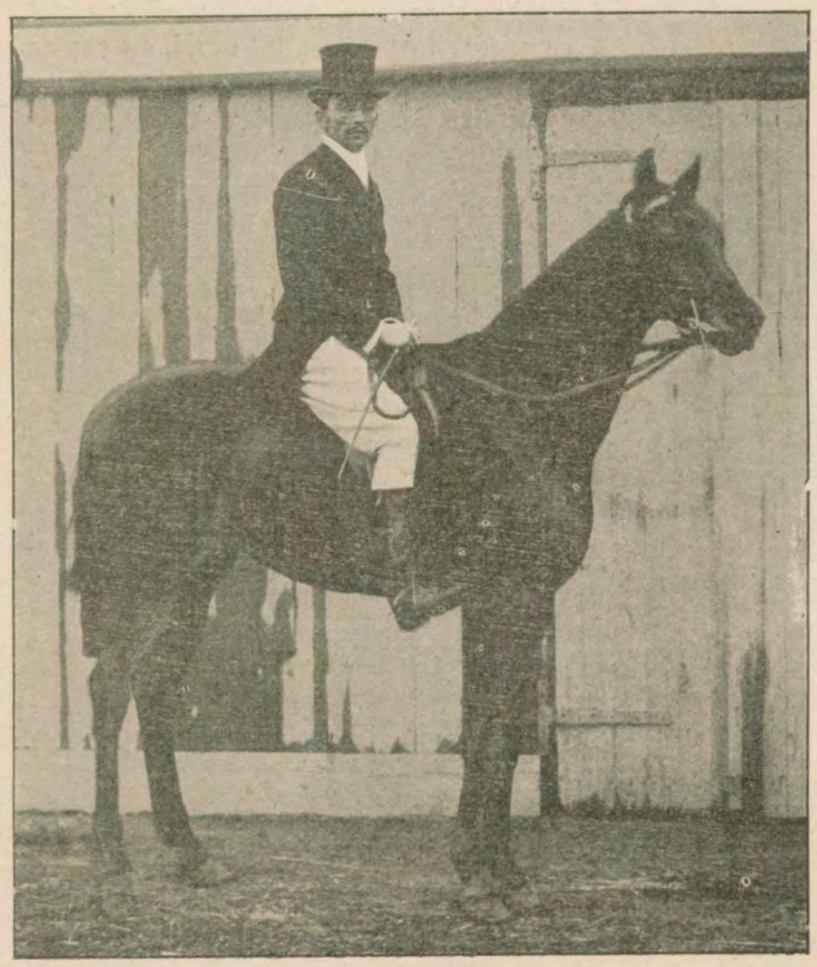
L'invasion a déjà commencé. Le team américain dirigé par notre confrère Victor Breyer vient de regagner la France, renforcé en outre d'Harry Elkes et de Arthur Ross. Nous avons déjà présenté le premier à nos lecteurs. Le second est un jeune amateur de 19 ans qui tenté, lui aussi, par l'appât de l'or français, va tourner au professionnalisme. Imbattu jusqu'ici, il a été surnommé le nouveau Michael. Il a de ce dernier l'aspect, le style et, paraît-il, la haute qualité.

M. V.

**Harry Elkes, ancien recordman de l'heure, qui vient d'arriver à Paris en compagnie de Ross.**

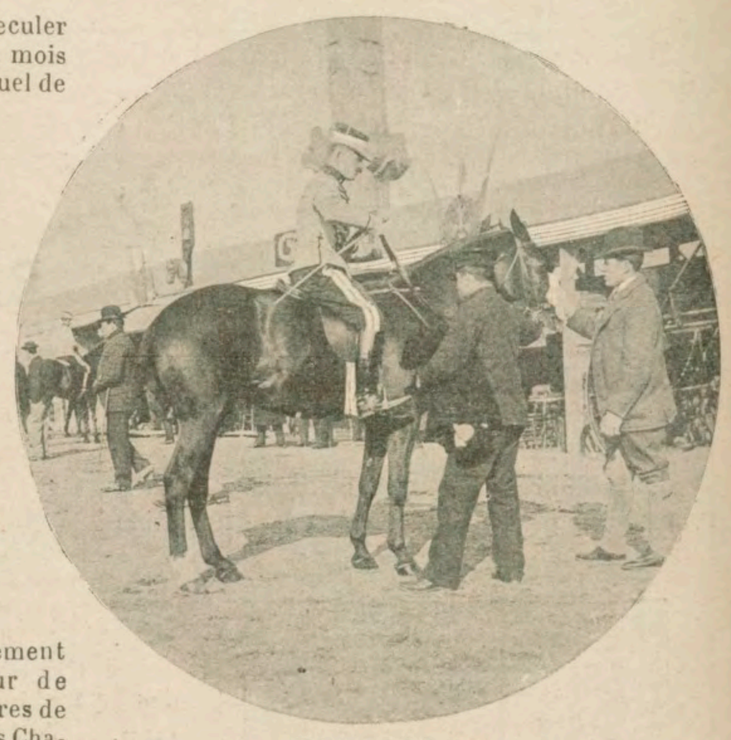
# Concours Hippique de Bordeaux

Nous voici en pleine saison hippique : les hippodromes parisiens ont rouvert leurs portes, les grandes foires de chevaux ont commencé, et la Société Française Hippique a donné son premier concours. Bordeaux, comme tous les ans, a ouvert le feu; il faut bien commencer par une région, et le Comité de la Société Française Hippique choisit toujours la plus méridionale; comme la côte d'Azur n'est pas encore dotée d'un concours hippique, c'est Bordeaux qui a le privilège du « lever de rideau ». Cela ne satisfait pas les Bordelais qui, chaque année, réclament avec insistance pour que leur concours soit reporté à une date plus éloignée; d'abord, disent-ils, notre concours coïncide avec le meeting de Pau, et cela empêche nombre de sportsmen d'assister aux intéressantes épreuves du programme de la Société Française Hippique; et puis, en février, même à Bordeaux, e temps n'est guère favorable, et notre concours est fatalement voué à la pluie.



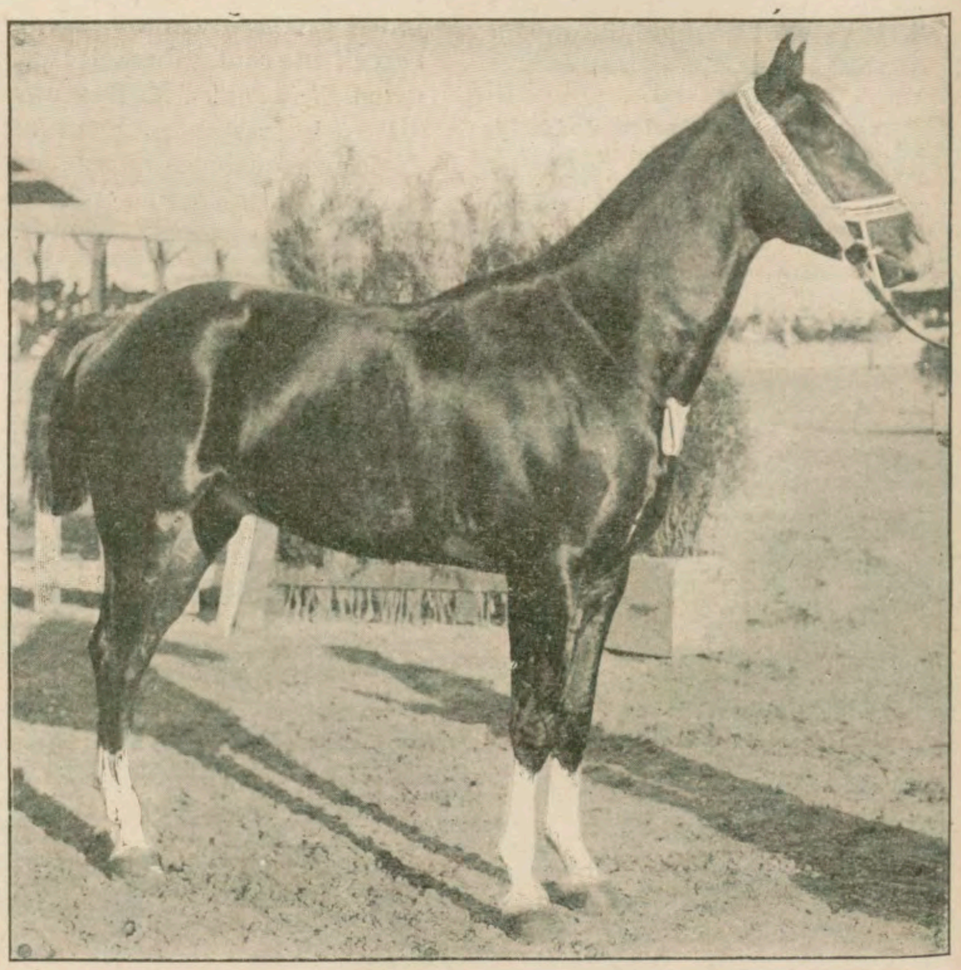
*Arbizon*, à M. Delcasse, d'Huc de Monségou, 1er Prix d'Essai. 1er Prix des Habits Rouges.

Un groupe de sportsmen bordelais nous a fait parvenir les doléances que nous soumettons très volontiers au Comité de la Société Française Hippique : « Pourquoi, nous écrit-on, ne pas reculer de trois semaines ou un mois la date du concours annuel de Bordeaux. Nos grands amateurs de chevaux sont à Pau ou à Nice, et quand on est dans ces pays enchanteurs on y reste souvent plus longtemps qu'on ne le désirerait; et puis, nous souhaiterions de voir nos concours annuels devenir, comme un peu le concours de Paris, un grand marché, une grande foire, — dans le meilleur sens du mot — où les amateurs pourraient venir faire leurs achats. Notre ville est admirablement bien placée; tout autour de nous sont de grands centres de production chevaline : les Charentes, le Médoc, le Bas-Languedoc, les Landes, les Basses et les Hautes-Pyrénées, où l'on trouve des chevaux satisfaisant à toutes les exigences... »



Dans la Coulisse.

Quoi qu'il en soit, le concours hippique de Bordeaux vient d'avoir lieu, et son succès a été grand, hâtons-nous de le dire, à tous les points de vue. Au point de vue température : certes, les journées furent panachées de pluie et de beau temps, mais les éclaircies furent nombreuses, le soleil même daigna se montrer plusieurs fois; ainsi le Tout-Bordeaux put venir faire admirer son élégance dans les coquettes tribunes de la place des Quinconces. Au point de vue hippique : une très légère diminution sur le nombre des engagements des chevaux de classes, mais la qualité rachetait la quantité; et augmentation sensible sur les engagements des épreuves d'obstacles. Pour ne pas, comme en 1898, être obligé de reporter au lendemain certaines épreuves, le Comité de l'Hippique bordelais avait décidé, cette année, de doter le concours de dix journées au lieu de neuf, et cependant il a fallu disputer en deux jours le Prix de Circonscription (sauts d'obstacles-officiers).

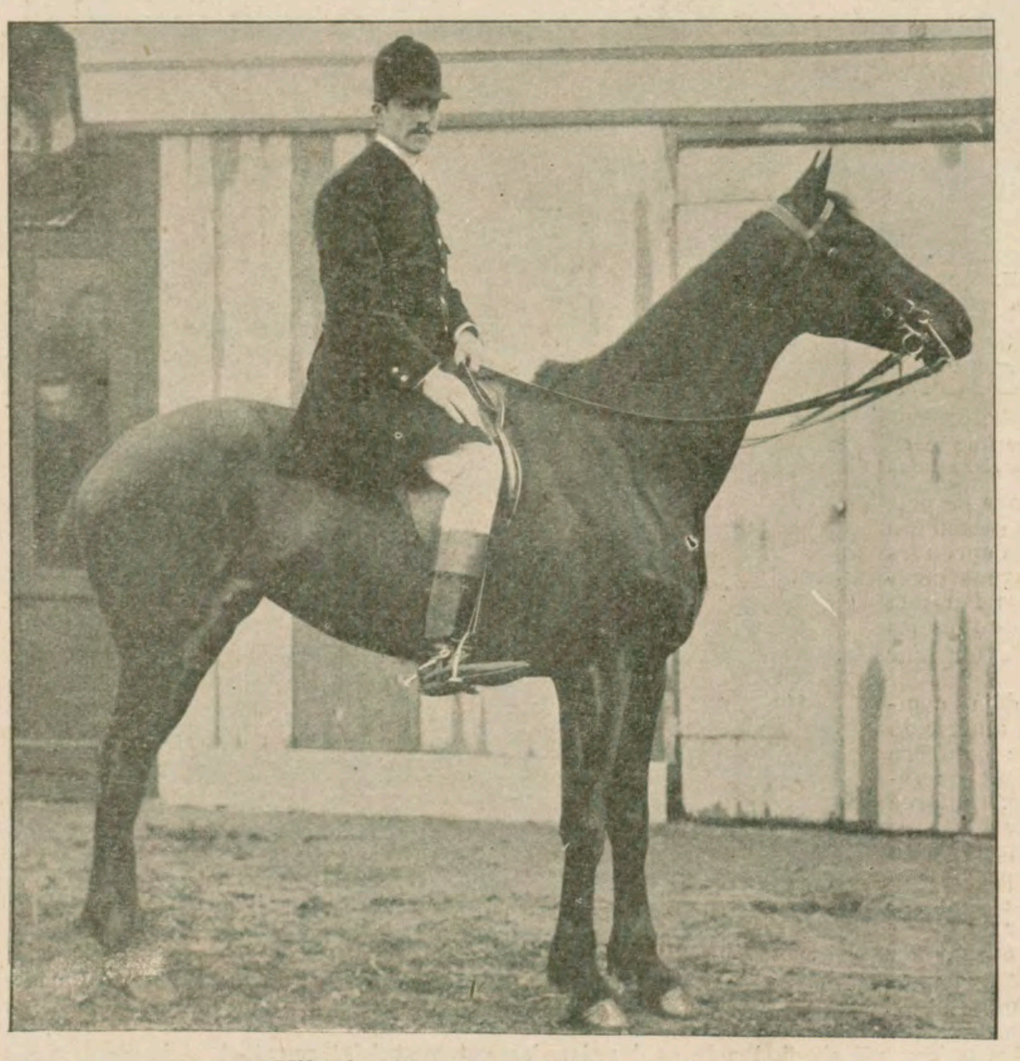


*Sans-Gêne*, par Sahel et Lucette, demi-sang, cheval bai à M. Vollein, à Charmignac (Charente-Inférieure), présenté par M. le baron de Cugnac, directeur de l'École de dressage de Rochefort (Charente), élevé par M. Vollein. Prix Mornay (prix unique) et 1er prix, 4e classe, 1re division montée.

*Le* Prix Mornay, *fondé par l'ancien président de la Société française hippique, est attribué tous les cinq ans au Concours de Bordeaux.*

Un mot à propos des officiers : M. le ministre de la Guerre, le général marquis de Gallifet, n'aime pas les concours hippiques, les courses, les carrousels; aussi a-t-il profité de son passage rue Saint-Dominique pour s'empresser de défendre à nos officiers de paraître en piste, ou sur les champs de course, autrement que dans les épreuves *exclusivement militaires*; de sorte que les voilà maintenant exclus des championnats de saut, des Prix de l'Omnium, des Prix de la Coupe, etc., etc. Heureusement, pour les spectateurs, que la plupart des gentlemen, qui disputent les épreuves civiles, ont passé un temps plus ou moins long dans l'armée et que quelques-uns ont fait des stages à Saumur.

Ceci dit, revenons au concours de Bordeaux : cent trente-neuf chevaux étaient inscrits pour prendre part aux épreuves dites de classes; cent trente se sont présentés devant le jury, présidé par le comte de la Roque-Orban, assisté de MM. Camille Arnaud, comte D. d'Auberjon, Perrin de Boussac, baron H. de Carayon La Tour, marquis de Castelbajac, Joseph Damade, marquis de Fayolle, Dick de



Mlle des *Eyquems*, à M. Pierre Cayrou.

***Regard*, à M. Galan, lieutenant au 17e dragons.**

avaient à distribuer plus de 37 000 francs de prix ou primes. Tous les départements de la région du sud-ouest ont pris part au concours et dans la très longue liste des récompenses, c'est le département de la Gironde qui a tenu la tête; il est vrai que Bordeaux possède trois écoles de dressage : celle des Chartrons, dirigée par M. Michaud, celle de M. Barailhé, celle de M. Bertini, et qu'à Lesparre il y a également une école de dressage dirigée par M. Hourcade. Le Gers venait ensuite, puis les Charentes, et enfin les départements des Pyrénées et des Landes. L'école de dressage de Rochefort, très habilement dirigée par M. le baron de Cugnac, est une des plus anciennes de France; sa fondation remonte à 1852. Chaque année, dans les concours hippiques, elle obtient un succès très mérité. Cette année, sur vingt-trois chevaux présentés, plus des trois quarts ont été primés, dont le vainqueur du Prix Mornay.

**M. Daguilhon-Pujol, 1er des Prix couplés.**

Nos départements du Midi produisent une très grande diversité de chevaux, et c'est à ce point de vue que l'hippique de Bordeaux présente un intérêt très marqué pour les amateurs : depuis une vingtaine d'années nos races du Midi s'améliorent sensiblement ; l'erreur des haras, autrefois, avait été d'infuser trop de sang anglais — sous prétexte d'augmenter la taille — aux petites juments du pays chez lesquelles il y avait bien du sang arabe, mais aussi du sang des chevaux navarrais. Il semblerait que l'on veuille revenir à ces anciens errements; les achats récents d'étalons fameux en Angleterre tendraient à le prouver et l'on obtiendra alors ce que l'on avait autrefois, de grandes ficelles décousues, à jambes grêles; les éleveurs sérieux s'en tiendront à l'arabe qui a si heureusement amélioré la race Bigourdane très en faveur, car ce n'est pas avec des anglais que l'on peut revenir au type excellent, solide, et admirable cheval de cavalerie légère pouvant servir à deux fins, des chevaux navarrais ou ariégeois.

On cherche partout le type « cheval de guerre »; des spécialistes ont écrit sur ce sujet de gros volumes; des dessinateurs habiles ont construit de toutes pièces cet animal rare; une société se fonda en vue de son amélioration, mais personne n'a pu encore trouver le cheval « type », parce que le cheval de guerre, le cheval apte au service de l'armée, existe partout, aussi bien dans le midi que dans le centre, que dans l'ouest. Si par « cheval de guerre », on entend le cheval propre à faire campagne, tous nos chevaux sont chevaux de guerre; il suffira de les affecter aux armes qui conviennent à leur taille, à leur force, à leurs allures. Dans le concours de Bordeaux, tous les chevaux présentés auraient pu faire d'excellents chevaux pour l'armée; mais voici où gît la difficulté ; il faut les payer et les éleveurs qui ont mis tous leurs soins à la bonne venue des produits, se refuseront à vendre aux commissions de remonte aux prix qui sont offerts actuellement. L'étranger vient se fournir en France, le fait est patent : à la dernière foire aux chevaux d'Alençon, sur 3 000 bêtes vendues plus de la moitié ont passé la frontière, et malgré tout le patriotisme des éleveurs, ils sont bien obligés de vendre au plus offrant.

Je ne reviendrai pas chaque année dans les comptes rendus des concours hippiques sur les diverses classes qui sont présentées au jury ; pour donner une longue et fastidieuse énumération des récompenses obtenues; je citerai simplement les noms des principaux lauréats : d'abord les directeurs des écoles de dressage : MM. le baron de Cugnac, H. Bertini, Michaud, Barailhé, Hourcade, puis des éleveurs : MM. Peyraula, Esquivar, L. Sevin de Segougnac, Guidon, Guestier, Dellis, Marcillac, Beauchamps, Napoléon Magne Bégouem, Bourgade; des amateurs, MM. J. Sargos, Vallein, comte de Galand, E. Exhaw, Coster, Laulanié, comte de Périgny, baron de Bastard, Faydit, Mme Lahens, B. Bonnet, Mme Elvira Guerra — que nous avons applaudie naguère sur la piste des cirques — et qui, ne présentant qu'un seul cheval, a obtenu un premier prix; M. D. Hologray, Balaresque, A. de Luze etc., etc. Que ceux que j'omets m'excusent ; s'il me fallait donner la liste complète des récompenses, un numéro entier de la *Vie au Grand Air* ne suffirait pas. Comme au concours central de Paris, une journée est consacrée aux équipages de maîtres; le jury décerna les premières récompenses aux coupés de MM. Hanappier et Exhaw, à la charrette-tandem du marquis du Vivier, dans les attelages à deux chevaux; au dog-cart de M. Petit, au mylord de M. Petit, à la charrette anglaise de M. Sargos, dans les attelages à un cheval.

***Sale-Bête* j. rouan-clair, 4 ans, à M. Faydit, 2e prix de la 2e classe, 2e division attelée et 6e prix de la 4e classe, 2e division montée.**
***Souveraine*, présentée par M. H. Bertini. 3e prix, 4e classe, 2e division.**
***Suetum*, au baron de Bastard, fict de rubans.**

MM. Delcasse d'Huc de Monsegou avec *Arbizon* et Dupeyron avec Nicolas, se sont adjugés les deux premiers prix du Prix d'Essai, et du Prix des Habits-Rouges. L'Omnium est revenu à M. de Juge-Montesquieu montant *Matador*, le Prix couplé à M. Daguilhon-Pujol et Langlois. L'artillerie a eu une belle victoire dans la série des prix des régiments avec *Tom*, monté par M. Davot, lieutenant au 24e de l'arme, pour la deuxième série, c'est un lieutenant du 10e hussards, M. De Lamothe montant Tennis. Dans le Prix Circonscription, c'est un dragon, M. de Boisfleury du 15e suivi de très près par M. de Castelbajac du même régiment qui a été vainqueur. Le prix de Clôture pour les officiers a été un vrai triomphe pour M. Renaux, lieutenant au 10e dragons qui a remporté trois prix sur quatre dont le premier avec le cheval Mireille.

Enfin *la Coupe* a été pour M. Langlois, un des cavaliers qui se soient le mieux produits durant le concours montant son cheval Epervier; après lui vient M. Sargos avec Bullfinsh.

(Clichés Panajou.)

Paul Mégnin.

***Kolbach*, à M. de la Source, lieutenant au 10e dragons.**

(Cliché Nadar.)

**Mlle MILO D'ARCYLLE.**

La toute charmante chauffeuse qui vient de se faire applaudir dans *Une Mauvaise Plaisanterie* — ci-devant l'*Homme à l'oreille coupée* — de Francis du Croisset, au Théâtre de l'Athénée.

## LE PREMIER DIMANCHE D'AUTEUIL (18 Février)

1. **LES TRIBUNES DU PESAGE.** — Au milieu, la nouvelle tribune du Président de la République. — 2. **PRIX DE LA GARE.** — Haies, 3.000 mètres, 4.000 francs, gagné par Opportun, poulain bai, brun, 62 k. 1/2, par Avilly et Ouverture, au baron de Zubiaure, monté par A. Newby. M. de Chazelles, starter de la Société des Steeple-Chases de France, donnant le départ à Hamlet II, Aristide, Royal Oak, Villès, Opportun, Simonica. — 3. **PRIX DE L'AVENIR.** — Steeple-chase, 3.500 mètres, 20.000 francs, gagné par Mélibée, poulain alezan, 67 k. 1/2, par Manœl et Monte, à M. Maurain, monté par Campbell. Le saut du brook : Mélibée, M. de Fercoq, Mulled Ale, Sylphe.

# Les Théâtres

THÉATRE DU CHATELET : *Michel Strogoff*, pièce en cinq actes, d'Adolphe d'Ennery et M. Jules Verne. — THÉATRE DES NOUVEAUTÉS : *Les Maris de Léontine*, pièce en trois actes, de M. Alfred Capus. — NOUVEAU-THÉATRE : *Le Ressort* : drame en quatre actes, de M. Urbain Gohier.

*Lundi 19 février.*

La semaine a été variée. Il y en a pour tous les goûts : de la féerie, de la gaité et de la politique. Et, sauf la politique, cela fut charmant, aimable, voire même extrêmement amusant dans la partie joyeuse : *Les Maris de Léontine*.

Qui croirait que *Michel Strogoff* a juste vingt ans de date ? Ce drame est toujours émouvant, très passionnant et s'il parait toujours jeune, ce n'est pas, on peut en être sûr, seulement parce que M. Rochard l'a remis à neuf en son vêtement, mais parce qu'il porte en lui la jeunesse, la vie et le mouvement.

Peut-être, seulement, l'art de d'Ennery, très simplificateur, nous étonne t-il trop aujourd'hui. Nous aimerions mieux, tout de même, que de temps en temps les personnages s'expliquassent davantage. Les seules scènes vraiment développées sont les scènes épisodiques. Toutes celles indispensables à l'action sont écourtées. Elles prennent sans doute une certaine vigueur à cette rapidité. Et d'Ennery savait bien ce qu'il faisait en n'encombrant pas ses coups de fusils de tirades psychologiques. Mais c'était il y a vingt ans. Aujourd'hui, le public supporterait très bien des explications plus longues.

Cette réserve, toute théorique, faite, *Michel Strogoff* reste un drame d'un très grand intérêt, qui justifie pleinement son succès et qui attirera la foule avant, pendant et après l'Exposition !

Les décors et costumes neufs sont somptueux. Il y a surtout le décor du lac Baïkal, le panorama mouvant et la ville d'Irkoutsk en flammes qui sont admirables. Ce sont de purs chefs-d'œuvre de décoration et de machinerie. Les ballets très bien réglés sont d'une harmonie charmante dans la gamme des costumes. Il n'y a rien de criard ni de mauvais goût. Celui du camp de Féofar principalement est de toute beauté.

L'interprétation est aussi soignée que la mise en scène. M. Daltour n'a sans doute pas le feu sacré et la conviction d'un Marais. Mais il a tout autant de conscience. Mme Tessandier réalise une Marfa vraiment tragique. M. Decori est féroce, terriblement, excessivement féroce. MM. Pougaud et Guyon fils sont parfaits dans les deux rôles si amusants des reporters. Quant à Nadia, Mlle Dolley la joue avec beaucoup de charme. Et elle est bien jolie...

Une question pour finir : En quels temps de l'Histoire de Russie se passe *Michel Strogoff ?* Nous proposons la recherche de ce problème pour occuper les vacances des jours gras de nos jeunes lecteurs.

☘

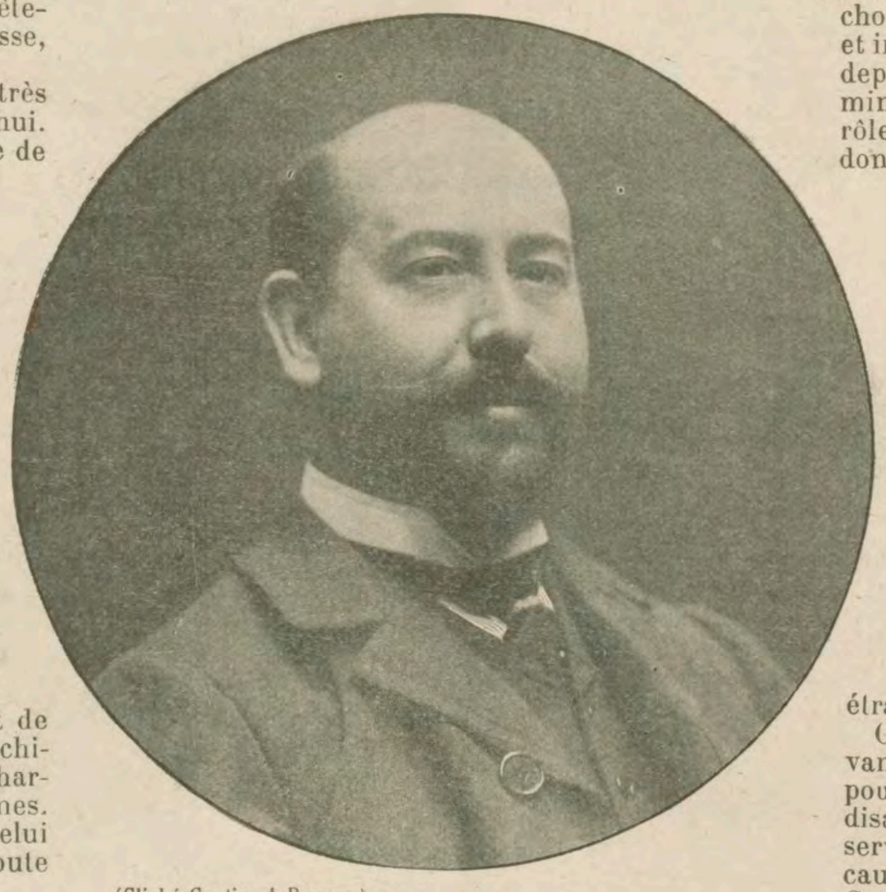
QUAND on a du talent, beaucoup de talent, on finit toujours par avoir raison. Si M. Alfred Capus avait voulu, depuis quatre ou cinq ans déjà il aurait obtenu le grand succès du public, le triomphe qu'il vient de remporter avec *Les Maris de Léontine*. Avec un peu plus de vaudeville, avec quelques culbutes, taloches ou quiproquos de plus, voici plusieurs années qu'il eût été populaire. M. Alfred Capus, au lieu d'aller ainsi au-devant du public, a préféré le faire venir à lui. Il a toujours maintenu son art loin de toute composition vaudevillesque, de toute calembredaine. Il a tenu à toujours rester dans la mesure où le comique est encore de la vie, reste possible et vraisemblable. Il savait bien que le public viendrait à lui, un beau jour, entièrement, complètement, sans réserves.

*Les Maris de Léontine* lui ont donné raison. Cette fois, la preuve est faite. Avec de simples moyens de comédie, *Les Maris de Léontine* ont eu du succès comme le plus pur vaudeville. Ceux qui ont vu autrefois *Innocent* et *Petites Folles* ne s'en étonneront pas.

Léontine, ex-Madame Dubois, a divorcé d'avec son mari « pour injures et sévices graves », dit le jugement. En réalité Adolphe Dubois est un très galant homme qui est, au contraire, trop bon, trop doux. Il a eu pour l'inconduite de sa femme les indulgences les plus grandes et les continue après la séparation, au point de se ruiner peu à peu pour elle, le tout sans même la voir, par correspondance !

A mari si débonnaire, femme impudente. Léontine, un beau matin, débarque chez son ancien mari et lui demande l'hospitalité, le temps de trouver un logement. Elle n'est pas mauvaise femme, Léontine. Au contraire, elle a le cœur sur la main et la main ouverte. Elle ne comprend rien aux scrupules de Dubois. Elle pleure à son refus. Ses larmes attendrissent Dubois qui a du moins la force, s'il l'accueille chez lui, de lui céder la place.

Mais, comme dit Dubois lui-même : « On parle des liens du mariage. Et ceux du divorce !... » Les deux actes suivants sont tout entiers occupés à



(Cliché Cautin et Berger.)

**M. Alfred Capus, l'auteur applaudi des *Maris de Léontine*, la nouvelle pièce du théâtre des Nouveautés.**

nous montrer les efforts désespérés de Dubois pour se débarrasser de Léontine que la fatalité rejette toujours sur sa route.

Adolphe Dubois a donc quitté Paris. Après plusieurs vicissitudes, il s'est fait nommer commissaire de police à Chatellerault. Or, Léontine s'est mariée à un châtelain des environs de Chatellerault ! Naturellement, elle vient en ville. Et elle n'y vient pas acheter des radis. Le mariage n'a rien changé à ses goûts désordonnés. En ce moment, elle aime un charmant garçon, professeur d'agriculture. Le mari, averti par une vieille tante à lui, va chercher le commissaire, fait pincer sa femme... et le commissaire et Léontine se reconnaissent.

La scène, alors, devient extraordinaire. Que va devenir Léontine ? Son mari la chasse, où ira-t-elle ? Léontine n'est pas embarrassée pour si peu. N'a-t-elle point son bon oncle qui la recueillera ? Ce « bon oncle » c'est Adolphe, qu'elle désigne ainsi lorsqu'elle parle de lui, pour ménager sa susceptibilité.

Tête du bon oncle ! Le voilà donc, de nouveau, avec Léontine sur les bras ? Tout plutôt que cette extrémité. Et d'un beau geste de commissaire, il refuse de signer le procès-verbal de constat, le rend complètement inoffensif et, chassant tout le monde, reste seul avec le mari. Et là, par une série inénarrable d'arguments topiques, il lui persuade de garder Léontine.

Ouf ! s'écrie Adolphe Dubois. Quelle erreur est la sienne ! Le second mari de Léontine, qui doit au commissaire d'avoir reconquis sa femme, devient son ami inséparable. Il ne le quitte plus, l'emmène à son château de la Jambière sous les plus futiles prétextes. Et voilà de nouveau Adolphe Dubois entraîné dans l'orbite de Léontine. Il menace de lui être éternellement rivé. Et de fait, cela finirait par une existence peut-être un peu louche et dégradante pour ce faible Dubois, s'il ne se trouvait à point nommé une cousine du baron qui l'aime et qui lui plaît et qui fera la très digne épouse d'un époux respecté.

On devine ce que l'esprit si fin et si humain de M. Alfred Capus a pu rencontrer d'ingénieux et de plaisant sur cette trame. C'est purement exquis. Et ce qu'il y a de plus charmant, c'est que dans ses plus extrêmes folies, jamais l'auteur ne perd le point de vue humain, le fond de vérité qui rend dès lors toutes ces folies pleines de bon sens ! Des folies de bon sens ? Oui. Il semble toujours, avec la dernière évidence, qu'au moment où vous l'entendez, chaque mot est de l'essence de sagesse. Et il l'est en effet puisqu'il n'est qu'une exagération, sans jamais être une invention gratuite.

Le théâtre des Nouveautés a mis au service de cette délicieuse comédie, le meilleur de sa troupe. Mme Cassive a réalisé un tour de force en jouant ce rôle de tenue après la Môme Crevette. Elle y a été excellente. Son exubérance même n'est pas choquante. M. Germain est toujours irrésistible et inimitable. M. Torin a fait bien du chemin depuis *Famille*, d'Auguste Germain — et un chemin mérité. M. Colombey joue très finement le rôle d'un sceptique. Quelques jolies femmes, dont Mlle Merrey, complètent cet excellent ensemble.

☘

DU *Ressort* nous ne dirons qu'un mot, très court. M. Urbain Gohier est un polémiste vigoureux, incontestablement. Incontestablement aussi il n'est pas auteur dramatique. Autre chose est d'exposer ses idées ou celles des autres, autre chose d'en faire une synthèse vivante. M. Urbain Gohier n'est pas apte à cette besogne-ci, s'il est passé maître dans l'autre.

Le *Ressort* est un mauvais drame de Pixérécourt, les idées qui y sont exposées, mises à part bien entendu. Mais ces idées n'ayant pas besoin de cette action pour s'exprimer, y étant même complètement étrangères, il n'y a pas à en tenir compte.

Cette pièce d'ailleurs n'étant pas autorisée devant le public, nous n'y insisterons pas. Chacun pourra la lire. Mais nous estimons qu'en l'interdisant, le gouvernement lui a rendu un grand service. M. Gohier a-t-il raison ou tort dans la cause qu'il défend ? Cela ne me regarde point. Ce qui me regarde, c'est la valeur littéraire et théâtrale de son œuvre.

Or, la thèse de M. Urbain Gohier est simple : tout bon conspirateur doit être un solitaire. Surtout qu'il ne mette pas de femme dans sa vie. La femme est le dissolvant par excellence. Telle est l'idée de M. Gohier.

Et que voyez-vous pourtant ? Que la conspiration échoue, non parce que Philippe est amoureux ; au contraire, cet amour, nous le voyons au premier acte, donne du courage et de la force à Philippe. La conspiration échoue parce que, comme toujours, il y avait des mouchards parmi les conspirateurs et parce que les conspirations ne réussissent pas souvent ! L'amour ! il tue Philippe ! mais lorsque Philippe meurt, il y a beau temps que l'affaire est manquée. Alors ?

Et si encore tout cela était fait adroitement ! Si les sentiments des personnages étaient expliqués que dis-je expliqués ! exposés simplement.

Il y a là une femme qui est une véritable énigme. Je défie quiconque ne lit pas la pièce de se rendre compte d'un pareil pantin. Et si à la lecture on s'en rend compte, c'est à cause des indications de l'auteur — indications que Mlle Samé a dû avoir bien de la peine à suivre, celle-ci par exemple : *Suzanne le regarde avec un effroi qui se change déjà en curiosité*. Quel jeu de scène et de physionomie facile à faire comprendre ! Et la pauvre Suzanne n'en a guère de plus clair à nous dire.

Mais c'est assez sur cette œuvre, déjà oubliée. Le ministère lui a fait beaucoup d'honneur en l'interdisant. En deux soirées devant les banquettes, le public en eût fait justice.

INTÉRIM.

*Le Gérant :* JARRIGE

6441 CORBEIL. — Imprimerie ED. CRÉTÉ